

Des mots dans la tête, d'autres derrière la cravate

Alain Bernard Marchand, *C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 54 p.

Claire Tourigny, *Modeste Taillefer*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 68 p.

Suzanne Côté

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38788ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté, S. (1992). Review of [Des mots dans la tête, d'autres derrière la cravate / Alain Bernard Marchand, *C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 54 p. / Claire Tourigny, *Modeste Taillefer*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 68 p.] *Lettres québécoises*, (68), 22-22.

Alain Bernard Marchand, *C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 54 p., 11,95 \$.
Claire Tourigny, *Modeste Taillefer*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 68 p., 12,95 \$.

Des mots dans la tête, d'autres derrière la cravate

Deux livres riches en imagination et savamment structurés.

Récit
Suzanne Côté

C'EST D'UNE VOIX BIEN PERSONNELLE et dans un style tout à fait différent qu'Alain Bernard Marchand et Claire Tourigny présentent chacun leur récit. Le premier verse dans la tragique réalité amoureuse, où le cœur est un abri bétonné pour un passager qui finira par s'en retourner chez lui; la seconde nous entraîne dans la folle immensité des failles et recoins d'un esprit tombé sur la tête, où la créature du bon Dieu, remodelée par l'Homme et sa petite société, va accomplir son dessein en traînant le poids nouveau de sa liberté. Ce sont des livres foncièrement dissemblables, mais également divertissants.

Le pouls de l'amour

C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés est l'histoire d'un amour fugitif qui se faufile dans les draps humides pour repartir à l'aube en ne laissant qu'une vague odeur insaisissable dans les brumes du réveil. «C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés», c'est tout ce qu'il peut dire de lui avec certitude.

L'homme doit partager un étroit bureau avec un autre fonctionnaire. Ils n'ont pas de noms, ils n'ont que deux corps appelés à se rencontrer. Au commencement, ils échangent un regard rapide qui n'annonce rien de ce qui arrivera par la suite. L'homme se tait et l'autre, progressivement, se découvre indécemment, lui racontant sa jeunesse, ses folies, son travail. Il égrène sa vie avec sa voix soporifique entrecoupée de soupirs affamés, une voix qui anime les rêves. Quand ces derniers se confondent avec les gestes du quotidien, l'homme s'aperçoit que la voix est définitivement installée dans son oreille et qu'il ne lui reste plus qu'à se laisser aller.

Alain Bernard Marchand donne à ce très court récit une allure réaliste pleine de finesse et légèrement teintée de rêve. À l'amour chevaleresque se substitue le drame terriblement ordinaire des amours contemporaines, l'amour qu'il faut oublier, celui qui n'est ni grand ni petit et qui s'accompagne d'un imperceptible malaise.

Marchand adopte un ton juste et égal tout au long du récit. Les quelques envolées lyriques qui viennent embellir les pages de ce livre sont pleines d'une admirable discrétion, d'une belle retenue qui intensifient le sentiment de l'amour ardent. Les beaux mots sont souvent ceux qu'on ne dit que sur le papier.

Ces mots qu'on crie fort dans notre tête et qui perdent toute leur signification lorsqu'ils sont prononcés, l'auteur les rend très bien. Aussi, la force poétique de ces précieux passages, liée au léger mystère

qui entoure l'intrigue amoureuse, donne assez de puissance et de mérite à ce petit livre pour qu'on s'y abandonne.

Chiffres, musique et névrose

Claire Tourigny a choisi de faire le récit pathétique de Modeste Taillefer, employé de banque un peu pâle, pas très brillant, maigrichon aux yeux délavés et infinis comme ceux des portraits de Modigliani. La vie de Modeste se résume à son travail, qu'il accomplit d'ailleurs parfaitement, et à l'interminable recherche de perfection dans l'art singulier de tracer des chiffres irrécupérables. Modeste évolue entre la banque, le restaurant et sa petite chambre, répétant la même routine insignifiante et avilissante depuis des années.

Toutefois, un jour, un bouleversement vient faire chavirer sa vie : il doit se rendre à la campagne chez sa vieille tante qui demande à le voir. Hypnotisé par les paupières du lac sur lequel il glisse, il s'endort. Il ne se réveillera que sous le choc d'une voiture qui le happe devant la banque. Tout s'était précipité lorsqu'il avait dénoué sa cravate. C'est bien connu, il faut se méfier des hommes qui en sont rendus là ! On a l'impression qu'ils commencent à respirer, mais, en fait, ils plongent vers une petite mort : le lit, la bouteille, l'étrangement, ou bien ils deviennent quelqu'un d'autre.

Le récit est magnifiquement mené à terme par un travail expérimenté qui divise à merveille la part de la description et la part du mystère et du rêve nécessaires à l'intrigue. Le personnage de Modeste Taillefer, bien qu'extraordinaire, ne suscite pas grand sympathie chez le lecteur. C'est faute de le bien connaître, sans nul doute, mais, de fait, il est étrangement insaisissable : un passant dans la multitude de la rue. Ce livre fait le récit de la déchirure : un homme indéfinissable comme ses yeux d'eau trouble, et qui entretient en lui la double figure de l'enfant soumis et de la bête névrosée, obsédée par un rêve, une femme trop belle. Au milieu de cette déchirure, de ce conflit, s'accomplit une sournoise transformation, dans la silence.

La narration ne présente aucune défaillance, aucune faiblesse, et la voix se fait sobre, mais sûre. Tourigny remue deux grands mondes, le quotidien et l'onirique, et le résultat insensé ajoute à la valeur de ce récit savamment structuré. Petit à petit, intelligemment, l'auteure construit un solide univers, fait d'images, de musique, de mots étranges et de gestes bizarres qui laissent un goût de folie. C'est un livre riche en imagination et inoubliable.

